This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2218
D46M3
1875

$B 157 457

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

LOUIS DENAYROUZE

MADEMOISELLE DUPARC

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
MDCCCLXXV

MADEMOISELLE

DUPARC

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 18 janvier 1875.

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

MADEMOISELLE DUPARC

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

LOUIS DENAYROUZE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

PQ2218
D46M3
1875

A

MONSIEUR ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MON CHER MAITRE

Permettez-moi de vous dédier une œuvre qui, sans vous, fût restée à l'état d'ébauche. Vous avez fait pour elle ce que les grands peintres font, en se jouant, pour les essais de leurs élèves. Ce que cette esquisse peut avoir de vie et de mouvement, elle vous le doit.

Et puisque l'on a bien voulu, à ma grande joie, me reconnaître à première vue pour un de vos disciples, donnez-moi le droit de prendre publiquement ce titre. J'entends le revendiquer avec fierté, car l'intérêt affectueux dont vous m'avez honoré restera toujours à mes yeux la meilleure récompense et le plus grand honneur d'une jeunesse qui s'efforce d'être laborieuse.

L. DENAYROUZE.

M736471

PERSONNAGES

D'AUBIGNAC, conseiller général.....	MM. RAVEL.
BARON DE LANGLADE, préfet.....	LANDROL.
COMTE DE MEURSOLLES.....	VILLERAY.
GONTRAN DE LA VARINIÈRE.....	ACHARD.
THÉRIGNY.....	FRANCÈS.
DE BOISGOMBERT.....	ULRIC.
BACHELARD.....	MARTIN.
DE CHAMPARIN.....	GANGLOFF.
PREMIER DOMESTIQUE.....	HAMET.
DEUXIÈME DOMESTIQUE.....	ISMAEL.
COMTESSE DE MEURSOLLES.....	Mmes BLANCHE PIERSON.
CLOTILDE DUPARC.....	TALLANDIERA.
UNE RELIGIEUSE.....	PERSOONS.

MADEMOISELLE DUPARC

ACTE PREMIER

Un salon du château.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON DE LANGLADE, GONTRAN DE LA VARINIÈRE, UN DOMESTIQUE.

LE PRÉFET.

Monsieur d'Aubignac?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur fait son tour du matin dans le parc.

LE PRÉFET.

Allez le chercher.

LE DOMESTIQUE.

De la part de qui?

LE PRÉFET.

De la part du préfet.

LE DOMESTIQUE, plié en deux.

De monsieur le préfet?

Il sort.

LE SECRÉTAIRE.

A la bonne heure! En voilà un qui n'est pas encore de l'opposition.

LE PRÉFET.

Va ! s'il n'en est pas, ce doit être pour faire pièce à son maître qui en est...

SCÈNE II

LE PRÉFET, LE SECRÉTAIRE regarde autour de lui, avise un divan, s'y étend, s'étire et bâille.

LE SECRÉTAIRE.

Ouf !.. Dix lieues hier, cinq ce matin ! et dire que l'on m'assurait que mon métier de secrétaire serait une sinécure.

LE PRÉFET.

Avant tout, beau cousin, une recommandation : nous voici dans l'antre du plus féroce de mes conseillers généraux. Tu vas me faire le plaisir d'avoir un peu de tenue, n'est-ce pas ?

LE SECRÉTAIRE.

Très-bien ! Je me considère, dès à présent, comme boutonné dans le frac administratif.

Il imite la pose du préfet.

LE PRÉFET.

Allons, sois sérieux un instant ; nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

LE SECRÉTAIRE.

Au fait, pourquoi donc y sommes-nous, ici ?

LE PRÉFET.

Mais parbleu ! en vue des élections de 1863 ! C'est très-important. Tiens-toi donc bien, ou quelque jour tu me feras destituer.

LE SECRÉTAIRE.

Il n'y a pas de danger, le département n'a pas assez de chance pour ça.

LE PRÉFET.

Conviens que je suis bon prince... Assez plaisanter, pourtant : songeons aux graves intérêts...

LE SECRÉTAIRE.

Attends que je repasse un peu mon affaire, moi.

LE PRÉFET, le voyant tirer un carnet.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE SECRÉTAIRE.

Ça ? c'est mon carnet.

LE PRÉFET.

Et ton carnet ?

LE SECRÉTAIRE.

Mon carnet, c'est le salut de la France.

LE PRÉFET.

Explique-moi ça, c'est le moment ou jamais.

LE SECRÉTAIRE.

C'est bien simple, je suis secrétaire de préfecture, mais je compte bien ne pas en rester là toute ma vie... J'ai de l'ambition. Je serai d'abord sous-préfet, puis préfet, puis député, puis ministre, puis ! enfin.... on ne sait pas ce qui peut arriver. Comme lorsque je serai là, je tiendrai à y rester, j'ai cherché les moyens de résoudre ce problème réputé insoluble et je me suis aperçu que jusqu'à présent, l'erreur des gouvernements avait été de vouloir prendre leur point d'appui sur les hommes au lieu de le prendre sur les femmes.. Pas de femme, vraiment digne de ce nom, qui n'exerce son influence sur un mari, un père, un frère, un fils, un gendre, un ami, un amant... Ça n'en finit plus. Je suis sûr qu'avec deux ou trois femmes bien choisies par département, le gouvernement, quel qu'il fût, mènerait la France comme il voudrait, et cela, malgré les partis, la liberté de la presse, le droit de réunion et le suffrage universel. Il s'agirait simplement d'avoir des préfets et des sous-préfets bien dressés. En attendant que mon mécanisme soit accepté par l'administration, je m'en sers pour moi, et j'ai un carnet sur lequel j'inscris par quelle femme nous pouvons avoir action sur

le personnage dont nous avons besoin et par quels moyens nous pouvons avoir action sur cette femme.

LE PRÉFET.

Voyons.

LE SECRÉTAIRE feuilletant son calepin.

Nous disons : d'Aubignac, célibataire endurci, préfère le bourgogne, grand chasseur, estomac excellent, boude depuis 48, commence à espérer. (Lisant.) « Voir chapitre deuxième, première section, numero 1. » — J'ai l'esprit méthodique : Le chapitre 2 comprend nos belles administrées ; la première section, les femmes du monde : — « Madame de Meursolles... nièce de M. d'Aubignac.... reine ordinaire des bals de la préfecture et des pensées de monsieur le préfet.... » Tiens, tiens ! Est-ce que tu pratiquerais mon système, par hasard ?

LE PRÉFET.

Ces jeunes gens !.. Ils croient inventer quelque chose !. Je t'ai laissé aller... mais la domination des électeurs par la conquête de leurs femmes, c'est élémentaire, mon bon.

LE SECRÉTAIRE.

En tous cas, tu vois que ma police me sert bien. Tu es toi-même soumis à sa surveillance.

LE PRÉFET.

Corromprais-tu la mienne, par hasard ?

LE SECRÉTAIRE.

Point : mes agents n'ont rien de commun, pas même l'uniforme.

LE PRÉFET.

J'imagine que les tiens s'en passent.

LE SECRÉTAIRE.

A l'occasion... En temps ordinaire, ils portent jupon.

LE PRÉFET

Eh bien ! la suite de leur rapport ?

LE SECRÉTAIRE.

C'est à peu près tout.

LE PRÉFET.

C'est peu.

LE SECRÉTAIRE.

C'est suffisant, je puis te dire quel est le sort qui t'attend.

LE PRÉFET.

Comment cela ?

LE SECRÉTAIRE.

Pour simplifier, j'ai fait un classement des beautés du département, dans le genre de celui du génie pour les places fortes.

LE PRÉFET.

Eh bien ?

LE SECRÉTAIRE.

Je vois en regard du nom de la comtesse la cote numéro I.

LE PRÉFET.

Ce qui veut dire ?

LE SECRÉTAIRE.

Imprenable... Tiens pourtant un renvoi... Voir seconde section, numéro 19.

LE PRÉFET.

Quel ordre !... ta génération va bien.

LE SECRÉTAIRE, après avoir lu.

Tu as une chance sur cent.

LE PRÉFET.

Voyons ton oracle.

LE SECRÉTAIRE.

Tu te moques de moi ? Rira bien qui rira le dernier; puisque tu railles, je garde mon secret pour moi.

LE PRÉFET.

Tu ne veux pas me le dire ?

LE SECRÉTAIRE.

Non !

LE PRÉFET.

Eh bien !.. vends-le moi.

LE SECRÉTAIRE, avec une solennité comique.

Monsieur ! (Un temps.) Combien ?

LE PRÉFET.

A la bonne heure. Ta conscience ne fait pas les simagrées ordinaires de ses pareilles. Tu promets, tu sais.

LE SECRÉTAIRE.

Je l'espère bien ! Qu'est-ce que tu me donneras ?

LE PRÉFET.

Mon lévrier russe.

LE SECRÉTAIRE.

Tu me prends par mon faible, tope !

LE PRÉFET.

Eh bien ! le pot aux roses ?

LE SECRÉTAIRE.

Écoute ! Numéro 19 : « Mademoiselle trois étoiles, institutrice chez la comtesse de Meursolles, intéresse vivement le comte, si l'on en croit les racontars des domestiques. »

LE PRÉFET.

Et la comtesse est jalouse ?

LE SECRÉTAIRE.

Ici s'arrêtent mes renseignements. J'en aurais de plus complets, au reste, que je ne te les fournirais pas.

LE PRÉFET.

Pourquoi ?

LE SECRÉTAIRE.

Je t'en ai donné pour ton argent.

LE PRÉFET.

Décidément, tu promets.

LE SECRÉTAIRE.

Dame ! je compte bien te remplacer à la préfecture.

LE PRÉFET.

Et tu trahis ?

LE SECRÉTAIRE.

Non, je m'exerce.

LE PRÉFET.

Attention !... Le marquis.

LE SECRÉTAIRE.

Le sanglier qui débûche !

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

LE PRÉFET.

Tudieu ! marquis, comme la campagne vous traite ! vous rajeunissez !

LE MARQUIS.

Pas précisément, mais enfin, petit bonhomme vit encore.

LE PRÉFET.

Il doit faire bon habiter ici ; ce coin de terre est bien la perle du département.

LE MARQUIS.

Bah ! mon cher préfet ! Je suis sûr que dans votre tournée vous trouverez sur votre chemin au moins trente-cinq joyaux pareils.

LE PRÉFET.

Où cela, grands dieux ?

LE MARQUIS.

Mais dans chacun des trente-cinq cantons que vous administrez.

LE SECRÉTAIRE, à part.

Attrape, mon petit préfet !

LE PRÉFET.

J'en doute, marquis. Le président du comice me disait encore la semaine dernière que la prime vous reviendrait de droit au prochain concours régional.

LE MARQUIS.

Cela m'étonnerait : — Je ne concours jamais.

LE SECRÉTAIRE, à part.

Bing !

LE PRÉFET.

Est-il possible ? Quoi ! ces bœufs majestueux, ces super-

bes génisses, ces moutons... comment dirai-je, ces moutons splendides..., ne viendraient pas embellir de leur présence notre prochaine exposition?

LE MARQUIS.

Y songez-vous ?... Et si ces animaux allaient faire comme leur maître, vous gâter tout le troupeau?

LE PRÉFET.

Brrr !... Vous me faites frémir, marquis. Quelle guerre vous m'avez déclarée à la dernière session, grands dieux !...

LE MARQUIS.

Ce n'est rien, vous verrez à la prochaine.

LE PRÉFET.

Voyons, marquis, entre gens comme nous, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'entendre?

LE MARQUIS.

J'en doute.

LE PRÉFET.

Tenez : cartes sur table, regardez-moi; il n'y paraît pas, mais j'ai dans ma poche une demi-douzaine de chemins vicinaux, deux ou trois maisons d'école, autant de clochers, une collection de tableaux d'église et des quantités incalculables de casques de pompiers. Laissez-moi faire tomber un peu de cette manne sur votre canton, et restez sous la tente pendant que cette rosée bienfaisante lui tombera du ciel. Je tâcherai que l'averse soit de quelque durée.

LE MARQUIS.

Mille grâces, mon cher préfet; mais j'aime arroser mes plates bandes moi-même.

LE SECRÉTAIRE.

Je jubile, moi.

LE PRÉFET.

Décidément, mon cher marquis, je mets bas les armes.

LE MARQUIS.

En ce cas, rendez-vous prisonnier ; vous me ferez bien l'honneur de me donner la journée.

LE PRÉFET.

Volontiers; cependant je vous demande la permission... Gontran, quel est donc le programme pour aujourd'hui ?

LE SECRÉTAIRE.

Voyons... La Roche, chef-lieu de canton... Je lis en marge au crayon : (Lisant.) « Un verre de vin chez le maire ; repasser préalablement le speech numéro 3. »

LE PRÉFET.

Numéro 3 ?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, tu sais : « Messieurs, dans cette contrée fortunée à » la prospérité de laquelle la nature et le gouvernement tra- » vaillent de concert... »

LE PRÉFET.

Bien, bien. Quel personnage est-ce donc que ce maire ; est-ce un homme à ménager ?

LE SECRÉTAIRE.

Je vois écrit en face de son nom : Maire comme on ne les fait plus.

LE PRÉFET.

Alors nous dînons ici !

LE SECRÉTAIRE, bas.

Speech numéro... combien ?

LE PRÉFET, id.

Ne te préoccupe pas de ça... j'improviserai.

LE SECRÉTAIRE.

Alors c'est le numéro 8, paragraphe de l'émotion.

LE PRÉFET.

Eh bien, nous vous restons, mon cher marquis. Mais que va penser mon ministre ? car enfin, il n'y a pas à dire, je pactise avec l'ennemi.

LE MARQUIS.

Vous faut-il une excuse ? vous ne pouvez partir sans saluer ma nièce.

LE PRÉFET.

Comment ? madame de Meursolles est ici ?

LE SECRÉTAIRE, à part.

Très-bien, l'étonnement!

LE MARQUIS.

Vous l'ignoriez?

LE PRÉFET.

Je la croyais aux Pyrénées.

LE SECRÉTAIRE.

Il a bien dit ça.

LE MARQUIS.

Elle est revenue fort satisfaite de sa saison, ma foi!

LE PRÉFET.

Eh bien, monsieur le marquis, nous allons boire notre verre de vin chez le maire, et nous revenons nous mettre aux pieds de madame de Meursolles.

LE MARQUIS.

Demandez au maire de son vin de 57. Le vin du marquis, comme il l'appelle.

LE PRÉFET.

Monsieur le marquis, voilà un vrai service que vous me rendez là.

LE MARQUIS.

A bientôt, messieurs.

LE PRÉFET, au secrétaire.

Réflexion faite, trouve-moi donc le speech numéro 3.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LE DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Madame est montée à cheval, sans doute?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur. Madame m'avait hier donné l'ordre de seller Toby pour sept heures, mais elle n'est pas encore descendue.

LE MARQUIS.

C'est singulier... mademoiselle Duparc est-elle là?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur, à la bibliothèque.

LE MARQUIS.

Naturellement. Priez-la de descendre.

SCÈNE V

LE MARQUIS, seul.

Ce doit être une petite-fille de don Quichotte, mademoiselle Clotilde. Depuis qu'elle est ici, le rayon des romans de chevalerie est sens dessus dessous. — Mais où donc peut bien être ma nièce?... Pardieu, je suis naïf, moi, elle aura vu le préfet et vite... un bout de toilette; on est une petite femme sérieuse, austère même, mais enfin, on a bien son péché mignon... celui de toutes ses pareilles depuis Eve... un grain de coquetterie. C'est égal, c'est une charmante femme, et j'aimerais mieux être mon neveu que son oncle.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Vous m'avez fait appeler, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Amadis et Galaor ne m'en voudront pas trop, j'espère, de troubler votre tête à-tête. Elles vont toujours bien, vos idéales amours?

CLOTILDE.

Pas mal... mon chevalier a l'âme grande, il préfère la bergère à la princesse.

LE MARQUIS.

Toujours poétique!

CLOTILDE.

Peut-être ferais-je mieux d'être plus positive, en effet.

LE MARQUIS.

Oui, car permettez-moi de vous dire que vous passez votre vie dans un drôle de monde. Vous vous y plaisez donc bien au pays des chimères ?

CLOTILDE.

Nous n'avons pas le choix, nous autres pauvres filles : — Dans les nuages ou dans la boue. — J'ai opté pour les nuages.

LE MARQUIS, à part.

Oh ! si elle le prend sur ce ton ! (Haut.) Excusez-moi, mademoiselle, je plaisantais... Savez-vous où peut être Marguerite ?

CLOTILDE.

Madame doit être dans sa chambre, je ne l'ai pas encore vue...

LE MARQUIS.

Comment ! elle n'est pas encore descendue? (Légèrement.) Allez donc voir si elle ne serait pas souffrante.

Mouvement de Clotilde qui sort lentement.

SCÈNE VII

LE MARQUIS.

Elle se hâte lentement... et s'en va faire ma commission avec les allures majestueuses d'une Judith ou d'une Clorinde. Elle a quelque chose d'étrange et d'inquiétant, cette bizarre et nonchalante créature... Je ne sais pourquoi, mais ces yeux noirs comme l'enfer, ont une expression particulière qui ne dit rien de bon. Est-elle assez susceptible ? Enfin !... elle paraît intelligente, très, trop instruite. Sa tenue est parfaite, elle ne sort jamais, s'occupe tout le jour. C'est une gouvernante modèle... d'ailleurs elle est pauvre, orpheline ; il n'est pas généreux à moi de la taquiner...

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, MARGUERITE.

LE MARQUIS.

Bonjours, chère enfant, nous étions donc malade?

MARGUERITE.

Non!

LE MARQUIS.

Mais si... tu es toute pâle...

MARGUERITE.

Ce n'est rien.

LE MARQUIS.

Comment, mais tu as pleuré.

MARGUERITE.

Non, j'ai peu dormi... voilà tout.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

MARGUERITE.

Un malaise.

LE MARQUIS.

Ah! je ne m'y trompe pas, il y a quelque chose,et si tu as pleuré, je te connais, c'est grave.

MARGUERITE.

Non.

LE MARQUIS.

Écoute, mon enfant, voilà quinze ans que je remplace ton père et que je m'efforce de te faire oublier que tu n'as plus de mère; mon affection pour toi est trop profonde pour n'être pas clairvoyante. Tu souffres, j'en suis sûr. Confie-moi ta peine...

MARGUERITE.

A quoi bon?

LE MARQUIS.

Elle existe donc? Voyons, qu'est-ce? Un dissentiment avec ton mari?

MARGUERITE.

Laissez-moi, je n'ai rien, mon bon oncle.

LE MARQUIS.

Tu m'inquiètes tout à fait, je veux savoir...

MARGUERITE.

N'insistez pas, je vous en supplie.

LE MARQUIS.

Mais je veux que tu parles et tout de suite. Qu'y a-t-il? Tu m'effraies. Je sens dans l'air un malheur.

MARGUERITE, après un moment d'hésitation.

Irréparable. (Un temps.) Mon oncle, je suis veuve.

LE MARQUIS.

Es-tu folle? Voilà ton mari qui passe à cheval là-bas.

MARGUERITE.

C'est vrai, mais je ne suis plus sa femme. Il en aime une autre.

LE MARQUIS.

Ah ça! je rêve, moi!

MARGUERITE.

J'ai cru rêver aussi cette nuit, mais j'ai bien vu.

LE MARQUIS.

Cette nuit?

MARGUERITE.

J'avais fait une trop longue promenade hier et j'étais rentrée brisée. A neuf heures, je vous ai laissés tous les deux et me suis retirée dans ma chambre; j'étais si lasse que je suis tombée tout habillée sur un fauteuil; je m'y suis assoupie... Combien de temps ai-je passé ainsi? je ne sais. Quand je me réveillai, je sentis que je ne me rendormirais pas. L'idée me vint alors de prendre un livre dans la bibliothèque. J'y étais depuis quelques minutes, lorsque des pas furtifs se firent entendre dans l'escalier. Je ne suis pas peureuse, mais je suis prudente. J'éteignis ma lumière. La porte était restée entre-

bâillée. Tout émue, j'observai... et... je vis, je vis de mes yeux mon mari se glissant à pas de loup jusqu'à la porte de cette misérable.

LE MARQUIS.

De qui donc?

MARGUERITE.

De Clotilde, l'institutrice.

LE MARQUIS.

Oh!... Es-tu parfaitement sûre?

MARGUERITE.

Hélas! Il est entré; la porte s'est refermée sur lui... Ah! mon oncle, heureusement pour eux, je suis... dévote, comme vous dites, chrétienne, comme je dis, moi... Sans cela... oh! oui, sans cela, je les aurais tués!

LE MARQUIS.

De grâce, un peu de calme! nous en avons besoin.

MARGUERITE.

J'ai voulu boire le calice jusqu'à la lie. J'ai attendu une heure, — une éternité. — Il est sorti. Quand il est passé devant moi, me frôlant presque... j'ai cru que j'allais mourir. Voilà, mon oncle, qu'en dites-vous?

LE MARQUIS.

Diable! diable! ce que j'en dis! Je ne peux guère le dire tout haut.

MARGUERITE.

J'ai ramassé cette fille sur le pavé... C'était la camarade de pension d'une de mes amies. Elle était pauvre et l'on rapportait sur son compte je ne sais quel honnête roman qui la rendait intéressante; je la pris par charité. Un peu plus tard, quand ma pauvre enfant fut morte... il eût été naturel que je renvoyasse cette fille. Je la gardai, l'ingrate, par pure pitié... voilà ma récompense.

LE MARQUISE.

Te rappelles-tu ce que je t'ai dit à cette époque?

MARGUERITE.

Hélas!

LE MARQUIS.

Qu'en gardant chez toi une fille aussi jolie, car elle est jolie,tu t'attirerais forcément quelque désagrément. Je croyais, à la vérité, que le danger viendrait du dehors... pas du dedans.

MARGUERITE.

Que ne vous ai-je écouté!

LE MARQUIS.

Ah! voilà! mais tu es toujours la même... toute de premier mouvement : sitôt que l'idée d'une bonne action germe dans ta tête, tu t'exaltes... tu t'enflammes... Tu vois où cela te mène.

MARGUERITE.

Le cas était si exceptionnel!

LE MARQUIS.

C'est vrai, elle avait montré pendant la maladie de ton enfant un certain dévouement.

MARGUERITE.

Oh! un dévouement admirable, mon oncle.

LE MARQUIS.

Si tu veux : quoi qu'il en soit, ta reconnaissance a été hors de toute proportion avec le service rendu. Il fallait t'en tirer avec une bonne somme ; au lieu de cela, tu t'es prise d'une belle admiration pour ce caractère énergique, je le veux bien, mais étrange, ombrageux, et, en somme, déjà médiocrement sympathique. Tu lui as dit qu'elle ne nous quitterait plus... tu l'as attachée à toi en lui promettant d'assurer son avenir. C'était une imprudence. Elle est considérée comme de la famille, — un peu trop.

MARGUERITE.

Comment aurais-je pu prévoir?...

LE MARQUIS.

Ah! vois-tu, par le temps qui court, il ne faut décidément faire du bien que comme on fait de l'art, pour sa satisfaction personnelle. Car, pour ce que cela rapporte!... Maintenant, tu exagères peut-être la situation.

MARGUERITE.

Mais, mon oncle, je l'ai vu, lui, se glisser à pas de loup et entrer chez elle à minuit.

LE MARQUIS.

Pourquoi n'es-tu pas entrée à sa suite?

MARGUERITE.

Un scandale? C'était bien assez d'un malheur!

LE MARQUIS.

Il fallait venir me chercher.

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous auriez fait?

LE MARQUIS.

Je serais entré, moi — puisque c'était une soirée de garçon.

MARGUERITE.

Mon oncle!... Vous riez, vous!

Elle cache sa tête dans ses mains.

LE MARQUIS.

Je ris, parce qu'il y a bien peu de ces situations-là qui ne soient risibles, au fond. Si tu savais comment nous sommes, nous autres hommes! Tout compte fait, nous n'estimons que les femmes estimables.

MARGUERITE.

Il ne s'agit pas de l'estime de mon mari. L'estime de notre mari ne dépend pas de lui, mais de nous. Quand nous sommes d'honnêtes femmes, ils ne peuvent pas faire autrement que de nous estimer: aussi, est-ce surtout à leur amour que nous tenons, parce que leur amour dépend d'eux. J'ai l'estime de mon mari, je le défie bien de me la reprendre.... mais il m'a repris son amour.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas le même amour... ce n'est que le même mot!

MARGUERITE.

Assez, mon oncle, c'est très-sérieux.

LE MARQUIS.

Alors, si c'est sérieux, je vais causer avec ton mari, et sérieusement.

MARGUERITE.

Non, mon oncle, il n'y a rien à lui dire.

LE MARQUIS.

Qu'y a-t-il à faire, alors?

MARGUERITE.

Écoutez... j'ai réfléchi, j'ai prié et j'ai pris une décision. Or, vous savez qu'une fois une résolution arrêtée, je l'exécute!

LE MARQUIS.

Oui, je te connais, tu es exaltée comme toutes les mystiques; enfin, je t'écoute.

MARGUERITE.

J'ai à choisir entre trois partis : une séparation à l'amiable, rompre avec éclat, ou souffrir en silence.

LE MARQUIS.

Je vois ça d'ici, tu veux souffrir.

MARGUERITE.

Oui.

LE MARQUIS.

Eh bien!... c'est... oui, c'est absurde... pardon, ma pauvre enfant, mais c'est plus fort que moi... Qu'on soit bonne et pieuse en vue de l'autre monde, soit! mais qu'on soit niaise dans celui-ci... non! Sais-tu quelle existence tu acceptes? Tiens, je n'y veux pas seulement songer. Plante-moi là ce monsieur et viens tranquillement vivre sous ma protection, qui vaut bien la sienne; s'il prend bien les choses, parfait! s'il régimbe... il aura affaire à moi!... Tu n'as pas l'ombre d'un tort à te reprocher... et, dans l'espèce, la séparation sera de droit prononcée contre lui.

MARGUERITE.

Et je serai bien avancée!... Que sépare-t-elle votre loi? Les corps, comme elle dit dans son brutal langage!... Est-ce que j'ai besoin d'elle pour cela?... Les biens! (Elle hausse les épaules.) On appelle ça les biens ! Enfin, je suis femme, je n'ai ni à les discuter ni à les réformer, vos lois!... j'ai à les subir... Je peux, à volonté, demeurer dans la place ou en sortir. De deux maux, je choisis le moindre: J'y suis, j'y reste!

La loi civile me donne le droit de vivre avec mon mari : c'est tout ce que je lui demande à celle-là. — Mais il en est une seconde qui est admirablement rigoureuse dans sa logique et féconde dans son application : c'est la loi religieuse qui, de ce droit, fait un devoir.

LE MARQUIS.

Ah ! nous y voilà.

MARGUERITE.

Elle est nette, généreuse au moins, celle-ci : elle n'admet pas solution incomplète, ni accommodement bâtard : Vous voulez vous unir ?... Soit ... Vous serez liés jusqu'à la mort... au delà de la mort. La chaîne sera légère à l'un, lourde à l'autre, mais soit... mais rien ne la rompra ! Vous voilà bien avertis : Un mot, et votre destin est fixé ! Marchez maintenant dans la vie, à jamais ensemble, enlacés comme deux amants, ou rivés comme deux forçats ! Et cela bon gré mal gré, car aucun des deux ne pourra faire un pas sans l'autre. De la sorte, lorsqu'un des deux aura faibli ou trahi dans cette lutte à deux contre la vie, le second attendra, combattra, souffrira enfin par l'autre ou pour l'autre, jusqu'à ce qu'une paix ou une trêve s'impose, permettant au pardon de commencer son œuvre, à l'oubli de la poursuivre et à la mort de l'achever.

LE MARQUIS.

Amen, alors, ma fille !

MARGUERITE.

Vous me raillez presque ; y songez-vous, mon oncle ?

LE MARQUIS.

Que veux-tu que je dise ? Tu me fais l'effet d'une illuminée... Est-ce qu'on discute avec des convictions de cet ordre-là ? Si c'est ainsi, je n'ai pas de conseils à te donner. Va-t'en trouver ton confesseur.

MARGUERITE.

Aussi, ne demandé-je aucun avis, mon oncle ; vous avez voulu savoir, vous savez, voilà tout.

LE MARQUIS.

Qu'espères-tu donc ? un miracle ?

MARGUERITE.

Je n'espère rien, mon oncle, mon devoir est tracé par des règles étroites ; je m'y soumets. Advienne que pourra !

LE MARQUIS.

Et la demoiselle — la demoiselle de compagnie — qu'est-ce que nous en faisons dans tout cela ?... Nous la mettons tout de même à la porte ?

MARGUERITE.

Non.

LE MARQUIS.

Parce que ?

MARGUERITE.

Parce qu'une fois que je l'aurai chassée, elle sera dégagée vis-à-vis de moi et que mon mari la verra dehors, sans que je le sache, en toute liberté, s'il n'en est qu'amoureux, et qu'il la suivra tout à fait s'il l'aime !.. Parce que, puisque j'engage une lutte, je veux qu'elle soit loyale, noble, digne de moi, de mes principes et de mon but. Parce que je veux, si je reconquiers mon mari, le reconquérir tout entier, à armes égales, et sans me servir des moyens que les lois, les circonstances et ma supériorité sociale mettent à ma disposition... Enfin parce que...

LE MARQUIS.

Parce que ?

MARGUERITE.

Non, vous ne comprendriez pas... — ce sont des idées de dévote.

LE MARQUIS.

Comme tu voudras... Maintenant, mon enfant, il faut te préparer à recevoir nos hôtes. Le préfet dîne ici.

MARGUERITE.

Le préfet ?

LE MARQUIS.

Oui, avec son secrétaire, cela tombe bien, ma foi.

MARGUERITE.

Certainement.

LE MARQUIS.

Quelle contenance vas-tu faire?

MARGUERITE.

Soyez tranquille, mon oncle, je suis tout de même femme et femme du monde. (Elle sourit.) Pas un mot, n'est-ce pas ? Ni mon mari ni elle ne doivent rien savoir, ni par vous, ni par moi.

LE MARQUIS.

C'est dit.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, LE PRÉFET, LE SECRÉTAIRE.

LE COMTE.

Bonjour, mon oncle.

LE MARQUIS.

Bonjour.

LE COMTE.

Vous étiez souffrante hier soir, Marguerite. Comment avez-vous passé la nuit?

MARGUERITE, du ton le plus indifférent.

Assez bien, mon ami.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le baron de Langlade... monsieur Gontran de la Varinière...

LE PRÉFET.

Madame...

CLOTILDE, entrant par côté.

Madame la comtesse... Pardon !... j'ignorais... je venais prendre un ordre.

LE SECRÉTAIRE, à part.

Comment ! mademoiselle Trois-Étoiles c'est Clotilde Duparc !... Ah ! nous allons voir !

ACTE DEUXIÈME

Un parc devant le perron du château.

SCÈNE PREMIÈRE

TOUS LES PERSONNAGES PRINCIPAUX et PERSONNAGES ACCESSOIRES.

LE MARQUIS.

Monsieur le préfet, je vous présente monsieur Thérigny — baron ! — (Il pousse le préfet qui cause avec madame de Meursolles.) Monsieur Thérigny, notaire et maire.

LE PRÉFET.

Les deux titres vont souvent ensemble aujourd'hui.

THÉRIGNY.

Comme duc et pair autrefois.

LE PRÉFET.

Dame ! les noblesses se suivent (Bas au marquis.) si elles ne se ressemblent pas.

LE MARQUIS.

Vous dites bien, mon cher préfet ! monsieur Thérigny est d'une vieille famille de robe. Il est notaire, son père était greffier, son grand-père huissier...

THÉRIGNY.

Et mon aïeul, clerc de procureur.

LE PRÉFET.

Voilà comment les dynasties se fondent !

THÉRIGNY.

Il est charmant, le préfet.

LE PRÉFET.

Madame...

LE MARQUIS.

Oh! ce cher chevalier! Monsieur le préfet, monsieur le chevalier de Boisgombert, président honoraire de l'Institut conchyliologique de Forez et lauréat des jeux floraux, l'une de nos gloires littéraires et scientifiques les plus pures.

LE PRÉFET.

Je connais déjà monsieur le chevalier de réputation, et je suis heureux de trouver l'occasion de le féliciter au nom du département, d'avoir attaché à la hampe de notre bannière la glorieuse églantine d'or...

LE MARQUIS, le soufflant.

Aïe! le souci d'argent.

LE PRÉFET.

Ou l'une de ses sœurs poétiques... Comptez sur moi de toutes façons pour faciliter vos recherches, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, au marquis.

Il est charmant, le préfet.

LE MARQUIS.

Et ça ne lui coûte pas cher — notre Démosthènes. — (Entraînant Bachelard qui se fait prier.) Allons! mauvaise tête! — Maître Bachelard, suppléant de notre honorable juge de paix.

LE PRÉFET, à part.

Que le diable l'emporte !

LE MARQUIS.

Maître Bachelard !...

LE PRÉFET.

Monsieur... enchanté... Et monsieur le juge de paix, comment se porte-t-il?

BACHELARD, étonné.

Mais aussi bien qu'un mort puisse se porter.

LE PRÉFET.

Au fait... ce pauvre monsieur... monsieur.

LE MARQUIS, lui soufflant.

Bernard.

LE PRÉFET.

Comment donc! ce cher monsieur Bernard.

BACHELARD, intrigué et méfiant.

Bernard?

LE PRÉFET.

Eh! oui, monsieur Bernard! Tous ceux qui l'ont connu le regrettent.

BACHELARD.

Surtout depuis que je remplis son intérim... Pauvre monsieur Bertrand!... car c'est monsieur Bertrand qu'il s'appelait...

LE PRÉFET, bas.

Marquis! marquis!

LE MARQUIS, bas.

La langue m'a fourché... Vous n'avez qu'un moyen de vous tirer d'affaire, donnez-lui la place.

LE PRÉFET.

C'est une idée! — Mon cher monsieur Bachelard, vous avez si bien fait oublier votre prédécesseur, qu'on perd jusqu'à la mémoire de son nom. Gageons qu'on se souviendra mieux du vôtre quand je vous aurai fait accorder ce siége.

BACHELARD.

Eh! quoi? monsieur le préfet... (Au marquis.) Il est charmant le préfet.

Il se dispose à parler.

LE MARQUIS, à Bachelard.

Pas d'éloquence, hein! Tu vas gâter ton affaire. (Haut.) Et voilà comment on fait nommer ses vieux camarades... bien joué... n'est-ce pas? Mon cher préfet, c'est un de mes amis d'enfance, un vrai pilier d'opposition.

LE PRÉFET, effrayé.

Diable!

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, écoutez-le maintenant.

BACHELARD.

Il est charmant, le préfet!...

LE MARQUIS.

Les oreilles commencent à m'en tinter, moi.

Il s'éloigne avec les invités que la comtesse a servis.

LE PRÉFET.

Enfin, madame...

Ils s'éloignent aussi.

LE COMTE, derrière un massif.

Ainsi, vous me tenez rigueur.

CLOTILDE.

Laissez-moi.

LE COMTE.

Un seul mot : dites-moi que vous m'accordez mon pardon.

CLOTILDE.

Méritez-le d'abord.

LE COMTE.

Je vous aime tant, voilà mon excuse.

CLOTILDE.

Il n'y a pas d'amour sans respect.

LE COMTE.

Si j'avais pu l'oublier, ce respect, votre attitude de cette nuit me l'imposerait à jamais.

CLOTILDE.

Eh bien, tâchez de ne plus vous en écarter.

LE COMTE.

Quel mal pouvez-vous trouver à me recevoir chez vous ?

CLOTILDE.

Encore ! c'est trop d'audace !

LE COMTE.

Vous êtes si sûre de vous !

CLOTILDE.

Certes !

LE COMTE.

Eh bien, laissez-moi revenir.

CLOTILDE.

Jamais. Et retenez bien ce que je vais vous dire. Si par ruse ou par violence vous forcez encore l'entrée de ma chambre, vous en sortirez comme la première fois, et moi je sortirai de la maison immédiatement, entendez-vous ?

LE COMTE.

Vous me désespérez, mais je ne vous en aime que davantage.

GONTRAN, cherchant.

Qu'est-ce que je puis avoir fait de mon carnet, grands dieux!

Il tombe sur le comte et Clotilde.

LE COMTE.

Vous cherchez quelque chose, monsieur de la Varinière?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, monsieur, un agenda que j'aurai laissé tomber quelque part.

LE COMTE.

Nous allons vous aider dans vos recherches.

LE SECRÉTAIRE.

Vous êtes mille fois aimable, monsieur le comte (A part, regardant l'institutrice.) Ah ! c'est bien elle...

Il se frappe le front.

LE MARQUIS.

Que faites-vous donc là?

LE COMTE.

Nous cherchons l'agenda de monsieur de la Varinière.

LE MARQUIS, à un domestique.

Il doit être tombé de la poche de son pardessus. On n'aurait rien trouvé dans l'antichambre ?

LE DOMESTIQUE.

Si, un cahier rempli de petits signes. On dirait du chinois.

GONTRAN.

C'est bien ça. Eh bien, où est-elle, ma petite chinoiserie ?...

LE DOMESTIQUE.

La voici, monsieur; c'est Jean, le valet de chambre de monsieur le marquis, qui l'avait trouvée.

LE SECRÉTAIRE.

Et il a voulu lire ce qu'il y avait dedans?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Et il n'a pas pu ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Alors il l'a portée à l'office et vous avez tous essayé ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Et vous n'avez pas pu davantage ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Alors, vous reconnaissez que vous êtes des imbéciles ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Tiens, mon garçon, voilà vingt francs pour ta peine.

LE DOMESTIQUE.

Merci, monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Ce calepin-là vaut cent mille écus.

LE DOMESTIQUE, s'éloignant.

Je suis volé !

LE MARQUIS, au préfet.

Mon cher préfet, vous allez me permettre de vous présenter...

LE PRÉFET.

Grâce, marquis, c'est le dernier de vos phénomènes, j'espère.

LE MARQUIS.

Qui sait ? s'ils venaient tous, quel défilé, grand Dieu ! Et tenez, voici l'état-major des pompiers à la grille du château.

LE PRÉFET.

Ah ! marquis, vous êtes impitoyable !

LE MARQUIS.

Non ; mais d'abord, vous vous devez aux pompiers, et puis, si vous restez là, vous allez encore faire la cour à ma nièce. Ça vous fera perdre du temps et ça l'ennuiera. Je vous préviens.

LE PRÉFET.

Merci ; mais je vous assure...

Il sort.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, moins LE PRÉFET.

LE MARQUIS, à Marguerite.

Je t'en ai débarrassée ; le voilà livré aux pompiers, on va lui faire un discours. Ce sera long.

MARGUERITE.

Merci; mais du reste, je n'écoute guère que ce que me dit M. de Langlade. Lui ou un autre, peu m'importe. (A Thérigny.) Monsieur Thérigny, un peu plus de thé.

Ils causent.

MADEMOISELLE DUPARC, à un domestique.

Donnez donc du thé par ici. Eh bien, vous ne m'entendez pas ?

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse est là.

MADEMOISELLE DUPARC.

C'est précisément pour cela que je vais en verser ici.

LE DOMESTIQUE.

De sa blanche main ? Regardez-moi ça. Ça meurt de faim et ça fait sa princesse.

MONSIEUR DE CHAMPARIN

Sans contredit, mon cher comte, c'est un pur sang. Comment donc l'appelez-vous ?

LE COMTE DE MEURSOLLES.

La comtesse l'a baptisé Toby. C'est son cheval favori.

DE CHAMPARIN.

En vérité! J'oserais à peine le monter moi-même.

LE MARQUIS, au préfet qui entre.

Déjà! il n'y a donc pas eu de discours?

LE PRÉFET.

Non, le capitaine étant enrhumé. Il a attrapé un chaud et froid, sur un toit, le feu d'un côté, la pompe de l'autre.

LE MARQUIS.

Alors, permettez-moi de vous présenter monsieur de Champarin, le premier écuyer du département.

DE CHAMPARIN.

Monsieur le préfet, j'ai trouvé mon maître, à ce qu'il paraît : Madame la comtesse. Elle monte un cheval que je n'ai jamais pu monter.

LE MARQUIS.

Ah! bien oui, elle l'ensorcelle, son Toby. Il n'y a qu'elle qui puisse en faire quelque chose: mais, par exemple, elle en fait tout ce qu'elle veut.

LE COMTE.

Bah! avec une bonne cravache!

LA COMTESSE.

La cravache, mon ami, fi donc! un peu d'adresse, beaucoup de patience et une douceur à toute épreuve, c'est tout ce qu'il faut pour avoir raison des natures les plus rebelles.

THÉRIGNY.

Le fait est que l'animal passait pour indomptable. La comtesse s'en est mêlée, le voilà réduit. Ce n'est pas étonnant, nous sommes tous ici comme Toby, dans cette petite main.

LA COMTESSE, la relevant gracieusement.

Ah! je vous vois venir, monsieur Therigny!

THÉRIGNY, prenant sa main pour baiser.

Oui, monsieur le préfet. Nous avons beau être, vous, le premier magistrat du département, moi, le premier magistrat de la commune, ce n'est ni vous ni moi qui gouvernerons ici. Le maître du pays le voilà, et voici ses serviteurs.

LE CHEVALIER.

Ses serfs.

BACHELARD.

Ses justiciables.

THÉRIGNY.

Oui, tous, tant que nous sommes... nos paysans,

LE CHEVALIER.

Nos indigents,

BACHELARD.

Nos malades,

THÉRIGNY.

Professent pour elle, le culte le plus...

LA COMTESSE.

Compromettant... Voyons, monsieur Thérigny.

THÉRIGNY.

Ah! sapristi, je veux le dire une fois publiquement moi, puisque l'occasion se présente. Il y a assez longtemps que ça veut sortir de là... Oui, madame, nous vous aimons tous, nous vous vénérons tous, nous vous adorons tous, parce que vous êtes le bon génie de ce coin de terre, parce que la bienveillance, la douceur, la charité, la... le diable m'emporte, je ne suis pas orateur, moi; mais enfin, sauf votre respect, monsieur le comte, tout le canton est fou de votre dame, tout simplement.

MADAME DE MEURSOLLES.

Monsieur Thérigny!...

LE COMTE.

Eh bien, si j'étais jaloux, par exemple!

THÉRIGNY.

Ma foi, ça nous serait bien égal, nous sommes en nombre. Que les amoureux de madame la comtesse lèvent la main.

LE PRÉFET, regarde, sourit, puis lève le doigt.

Unanimité, messieurs! Puissions-nous être aussi bien d'accord dans tous les votes!

LE MARQUIS, à part.

Décidément, il en veut plus à mes électeurs qu'à ma nièce.

THÉRIGNY.

Oh! oh! un opposant. Ne vous cachez pas, monsieur Jac-

quinet. Monsieur le préfet, je vous présente notre jeune et brillant instituteur et secrétaire de la mairie... Mademoiselle Duparc, le plus fervent de vos admirateurs.

MADEMOISELLE DUPARC, amère.

Cet hommage me flatte infiniment, monsieur le maire.

LE CHEVALIER, avec une bêtise profonde.

Cette sympathie était toute indiquée, mademoiselle.

Sur l'Air : *J'aime mieux ma mie, ô gué!*

Qui pourrait mieux plaire au cœur
D'une institutrice
Qu'un aimable instituteur.
Il cherche sa rime.
Tout à son service.

LE PRÉFET.

Bravo! monsieur le chevalier, bravo, bravo, c'est d'un à propos...

MADEMOISELLE DUPARC.

Et d'un goût!

THÉRIGNY.

Eh bien, Jacquinet, eh bien, vous vous esquivez lorsqu'une si belle occasion de déclarer votre flamme...

LE COMTE.

Vovons, monsieur Thérigny, laissez mademoiselle Duparc en paix.

SCÈNE III

LE SECRÉTAIRE, CLOTILDE, LE PRÉFET, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE SECRÉTAIRE.

Ah! mademoiselle, comme vous devez souffrir au milieu de ces rustauds.

CLOTILDE.

Quelquefois, monsieur.

LE SECRÉTAIRE.

Vous avez de la peine à vous y accoutumer?

CLOTILDE.

Oui, mais il le faut.

LE SECRÉTAIRE.

Ce n'était pas ainsi chez monsieur de Vauvergnes.

CLOTILDE.

Non. Vous connaissez monsieur de Vauvergnes, monsieur?

LE SECRÉTAIRE.

Beaucoup; et j'ai eu quelquefois le plaisir de vous rencontrer chez lui. Vous ne me reconnaissez pas?

CLOTILDE.

Non, monsieur.

GONTRAN.

Bien sûr?

CLOTILDE.

Je n'ai pas plus de raison de ne pas vous reconnaître que je n'en avais de vous remarquer.

LE SECRÉTAIRE.

Je suis venu à plusieurs soirées du lundi.

CLOTILDE.

J'y assistais rarement; j'aime peu le monde, et madame de Vauvergnes me permettait de me retirer dans ma chambre quand sa fille était couchée.

GONTRAN.

Et jusque-là?

CLOTILDE.

Je travaillais ou je lisais dans un coin, comme il convient à une institutrice.

GONTRAN.

Et... Amaury?

CLOTILDE.

Vous devez savoir qu'il est mort.

LE SECRÉTAIRE.

En Afrique?

CLOTILDE.

Oui.

LE SECRÉTAIRE.

Vous aviez déjà quitté la maison à cette époque?

CLOTILDE.

Oui.

LE SECRÉTAIRE.

Vous avez dû avoir un grand chagrin de cette mort?

CLOTILDE.

Très-grand.

LE SECRÉTAIRE.

Vous aimiez beaucoup Amaury ?

CLOTILDE.

Beaucoup.

LE SECRÉTAIRE.

Et lui aussi vous aimait?

CLOTILDE.

Je crois qu'il avait pour moi de l'estime et de l'affection.

LE SECRÉTAIRE.

De sorte que votre chagrin a dû être mêlé de quelques remords.

CLOTILDE.

Parce que ?

LE SECRÉTAIRE.

Parce que le bruit a couru que son amour pour vous, puisqu'il faut dire le mot, n'était pas sans avoir alarmé ses parents, et que c'était pour éloigner Amaury de vous que le général l'avait fait engager aux chasseurs d'Afrique.

CLOTILDE.

En ce cas, les remords ne pouvaient être pour moi, mais pour ses parents qui s'étaient opposés à notre mariage. Leur consentement eût fait deux heureux ; leur résistance a donné la misère à l'un et la mort à l'autre.

LE SECRÉTAIRE.

Ce qui m'étonne, c'est qu'Amaury qui vous aimait, n'ait pas prévu cette misère et ne l'ait pas empêchée.

CLOTILDE.

Comment aurait-il fait ?

LE SECRÉTAIRE.

Il était riche ; et à qui on a donné tout son cœur, on peut bien donner la moitié de sa fortune.

CLOTILDE.

Il y a des choses qu'on n'accepte que d'un mari.

GONTRAN.

Ou d'un a..

CLOTILDE.

Hein ?

GONTRAN.

D'un ami.

CLOTILDE.

Que voulez-vous dire ?

GONTRAN.

Je veux dire que je sais tout. Le père d'Amaury a dit à qui a voulu l'entendre que vous avez été...

CLOTILDE, se levant.

La maîtresse de son fils, n'est-ce pas? Sortez d'ici, monsieur.

GONTRAN.

Il n'y a que la maîtresse de la maison qui ait le droit de me donner un pareil ordre.

CLOTILDE.

Soit... (Haut.) Madame la comtesse, je suis ici chez vous et sous votre protection. Voilà monsieur qui me poursuit de ses insultes !

MARGUERITE, à Gontran.

Qu'y-a-t-il ?

CLOTILDE.

Il y a que monsieur m'accuse d'avoir eu un amant. Si vous le croyez, madame, chassez-moi ; si vous ne le croyez pas, chassez-le...

MARGUERITE.

Veuillez vous retirer, monsieur.

GONTRAN.

Madame !... Et vous, monsieur le comte, ratifiez-vous cet ordre ?

LE COMTE.

Absolument...

GONTRAN.

Soit ; bien entendu, par la porte où je sors, deux de mes amis rentreront dans une heure.

LE COMTE.

Ils seront les bienvenus, monsieur.

Gontran salue et sort.

LE PRÉFET.

Eh bien ! si c'est comme ça qu'il fait les affaires du gouvernement !

LE COMTE.

Je suis vraiment désolé, monsieur le préfet, mais en vérité...

LE PRÉFET.

Je ne sais ce que cela veut dire. Dans quelques instants j'irai tirer cela au clair ; pour le moment, occupons-nous de la galerie. Nous devions, je crois, monsieur l'instituteur, allez visiter notre nouvelle maison d'école. Je suis à votre disposition. Madame la comtesse...

Il salue. — Il sort avec les autres invités que le comte reconduit jusque dans les coulisses.

SCÈNE IV

CLOTILDE, LA COMTESSE.

CLOTILDE.

Merci, madame.

LA COMTESSE.

Eh bien, j'ai rempli consciencieusement mes devoirs de maîtresse de maison, n'est-ce pas ?

CLOTILDE.

Avec une simplicité et une dignité admirables.

LA COMTESSE.

Mais qui ne sont cependant pas comparables à votre audace.

CLOTILDE.

Quelle audace y avait-il à vous demander protection contre un étranger qui me manquait de respect chez vous ?

LA COMTESSE.

Vous saviez très-bien qu'en faisant appel à ma protection, vous n'appeliez pas que moi à votre aide, et que mon mari interviendrait.

CLOTILDE.

Je n'y ai pas pensé, madame ; je n'ai pensé qu'à me défendre.

LA COMTESSE.

Soit, mademoiselle, vous allez quitter cette maison.

CLOTILDE.

Pourquoi ?

LA COMTESSE.

Parce que les scandales que vous y avez causés ne me conviennent pas.

CLOTILDE.

Madame !...

LA COMTESSE.

Assez, vous pouvez vous retirer.

CLOTILDE.

Il était plus simple alors, madame, de donner raison tout de suite à celui qui m'insultait; vous auriez été débarrassée de moi et vous n'auriez pas exposé monsieur le comte.

LA COMTESSE.

Tant que je vous gardais chez moi, je devais vous faire respecter. C'était à moi de vous congédier plus tôt, comme me le conseillait ce matin mon oncle; mais maintenant...

CLOTILDE.

Maintenant vous me chassez, vous me déshonorez publi-

quement et vous me condamnez à la misère; car vous savez qu'un tel éclat me fermera désormais toute maison respectable. La place que j'occupe ici, une fois perdue, et dans de pareilles conditions, c'est la faim à bref délai, l'hôpital à courte échéance. Et cela parce que je veux qu'on me respecte chez vous. C'est bien, madame, je saurai désormais ce que c'est qu'une chrétienne.

LA COMTESSE.

Ne me forcez pas à vous dire, mademoiselle, que vous êtes trop susceptible le jour... et pas assez la nuit.

CLOTILDE.

Je ne comprends pas.

LA COMTESSE.

Vous êtes la maîtresse de mon mari.

CLOTILDE.

C'est faux, madame.

LA COMTESSE.

Vous l'avez reçu cette nuit chez vous.

CLOTILDE.

Vous vous trompez, madame, je l'ai chassé.

LA COMTESSE.

Chassé !

CLOTILDE.

Chassé — et il le méritait, lui. — Il est entré chez moi sans mon consentement, et il en est sorti sans aucun droit. Et puisque vous avez eu connaissance de ce fait, madame, permettez-moi de vous dire que c'était à votre mari qu'il fallait en parler tout d'abord. Il vous aurait dit lui-même ce que je vous dis, car c'est la vérité, et si vous voulez l'appeler, là devant moi, je vais vous la répéter en sa présence.

LA COMTESSE.

Et pourquoi vous-même n'êtes-vous pas venue ce matin me demander contre mon mari la protection que vous m'avez demandée contre un autre?

CLOTILDE.

Parce qu'il s'agissait de votre mari, et que je ne voulais

vous causer aucune peine, du moment que je pouvais me faire respecter moi-même. — Mais deux insultes en vingt-quatre heures, c'est vraiment trop.

LA COMTESSE.

Alors ce n'était pas un rendez-vous ?

CLOTILDE.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Sur quoi pouvez-vous me le jurer ?

CLOTILDE.

Sur l'honneur. Je ne pouvais pas plus prévoir qu'empêcher cette étrange visite.

LA COMTESSE.

Comment votre clé était-elle sur la porte ?

CLOTILDE.

Comme elle y était la nuit où vous êtes venue me chercher vous-même pour vous aider à soigner votre enfant malade.

LA COMTESSE.

C'est vrai. — Alors mon mari vous aime ?

CLOTILDE.

Il le dit.

LA COMTESSE.

Et vous ?

CLOTILDE.

Non. — Si j'aimais votre mari, madame, je quitterais votre maison — et s'il est aussi sincère qu'il le paraît, il la quitterait avec moi.

LA COMTESSE.

Oh ! malheureuse que je suis ! Quelle honte !

CLOTILDE.

Vous souffrez, madame, par moi... mais sans que je l'aie voulu; vous souffrez depuis quelques heures à peine, et vous êtes déjà lasse de souffrir. Cela vous paraissait si naturel hier d'avoir toujours été heureuse, et de devoir l'être toujours. Si vous souffriez comme moi depuis votre enfance, qu'est-ce que vous diriez donc ? N'importe. — Soyez au moins

rassurée sur ce point que tant que vous me verrez chez vous, assise à votre foyer, vous n'aurez rien à craindre de moi. Le jour où je commettrai une faute, je la commettrai à la face de tous : j'ai horreur de toute hypocrisie et je me dirai alors que je ne dois rien à une société qui n'a rien fait pour moi. Je n'ai aimé qu'un homme dans ma vie ; sa famille a préféré le voir mort plutôt que mésallié — comme elle disait — c'est une manière particulière d'aimer ses enfants. Et ceux-là aussi m'ont chassé — bien que je n'eusse rien à me reprocher. — C'est alors que vous m'avez accueillie, je ne l'ai pas encore oublié — et quand votre fille a été atteinte d'un mal contagieux dont je pouvais mourir en la soignant, je l'ai soignée comme si elle était ma fille. Votre mari a pénétré chez moi, cette nuit, à mon insu, poussé par je ne sais quelle passion aveugle et brutale; j'ai fait respecter votre maison et mon honneur. Quand il exposerait demain sa vie pour défendre la femme qu'il insultait hier, ce ne serait que justice ! En tout cas, dans cette dernière circonstance, j'ai encore fait mon devoir — et j'ai usé de mon droit. — Voilà que vous me chassez à votre tour — comme l'a fait la famille de l'autre. — Soit ! — Que Dieu vous pardonne, madame, tout le mal qui pourra en résulter.

LA COMTESSE.

C'est bien. Vous paraissez sincère et franche — tant pis pour vous si vous me trompez; — mais il ne sera pas dit qu'une femme comme moi aura manqué à sa conscience et couru la chance de condamner un innocent. Je vous crois. Restez !

ACTE TROISIÈME

Un salon du château. — Une fenêtre avec une marche dans un pan coupé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, LE PRÉFET.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur le préfet!

LE MARQUIS.

Vous! monsieur le préfet.

LE PRÉFET.

Oui. Comment va votre blessé?

LE MARQUIS.

Mal.

LE PRÉFET.

Est-ce que vraiment ça deviendrait grave?

LE MARQUIS.

Tellement qu'il a failli mourir cette nuit, la dixième depuis sa blessure. Heureusement la journée d'aujourd'hui s'est un peu mieux passée.

LE PRÉFET.

Pourrais-je pénétrer jusqu'au comte?

LE MARQUIS.

Vous m'excuserez de ne pas vous conduire auprès de lui; la consigne est formelle : il n'y a que ma nièce et la garde-malade — une religieuse, naturellement — qui entrent dans sa chambre.

LE PRÉFET.

Alors je vous demanderai à saluer madame la comtesse; j'ai à lui renouveler mes regrets pour ce qui s'est passé.

LE MARQUIS.

Quelle malheureuse affaire ! et à propos de quoi, grands dieux !

LE PRÉFET.

Oui, entre nous, le plus à blâmer dans tout ceci n'est pas mon jeune parent. Je respecte les secrets de votre intérieur, mais...

LE MARQUIS.

J'ai bien vu le jour du duel que vous les aviez pénétrés...

LE PRÉFET.

Vous n'aurez pas à le regretter, j'espère. On m'a assuré que cette fille était encore ici.

LE MARQUIS.

Est-ce croyable? La comtesse s'oppose absolument à ce que je la renvoie.

LE PRÉFET.

J'ai su pourtant par quelques-uns de nos amis communs, qu'en ce qui vous concerne, vous vous occupez activement de chercher une autre position pour elle.

LE MARQUIS.

J'en conviens : je suis décidé, quand je jugerai le moment venu, à brusquer les choses et à forcer la main à la comtesse pour qu'elle prenne le seul parti raisonnable.

LE PRÉFET.

Eh bien, mon cher marquis, pour réparer un peu mes torts involontaires, j'ai agi de mon côté, et je lui ai trouvé une place... Oh! mais une place comme il lui en faut une.

LE MARQUIS.

Où ça?

LE PRÉFET.

Au bout du monde.

LE MARQUIS.

Comme ça, ça sera peut-être assez loin. — Elle n'acceptera pas.

LE PRÉFET.

Mais si. — Après ce qui s'est passé, elle doit être disposée à abandonner la partie.

LE MARQUIS.

Dieu vous entende!... mais je crains bien...

LE PRÉFET.

Bah! je vous ferai voir que je sais mon métier de politique, quoi que vous en disiez.

LE MARQUIS.

Oh! si vous pouvez me prouver ça, je ne demande pas mieux. Agissez donc, mais croyez-moi, en dehors de la comtesse.

LE PRÉFET.

Comment se fait-il que madame de Meursolles?...

LE MARQUIS.

Ah! voilà!... si elle sait à n'en pas douter que son mari l'a délaissée, elle n'est pas encore convaincue de la culpabilité de cette fille, et elle se fait un cas de conscience de la renvoyer jusqu'à plus ample informé.

LE PRÉFET.

C'est donc une Lacédémonienne que la comtesse?

LE MARQUIS.

C'est une chrétienne, une vraie!

LE PRÉFET.

Saluons! mécréants que nous sommes!...

LE MARQUIS.

Je vous croyais tout à fait sceptique.

LE PRÉFET.

Et je le suis en effet.

LE MARQUIS.

Mais alors?...

LE PRÉFET.

Eh bien! c'est précisément parce que je ne crois à rien que je donnerais tout au monde pour croire à quelque chose.

LE MARQUIS.

Mon cher préfet, vous voulez, avouez-le, que vos propos soient rapportés à l'évêché.

LE PRÉFET.

Tenez, marquis, ne plaisantons pas sur un pareil sujet. J'ai la prétention d'être philosophe. Mais il y a des moments où je me sens navré. Tout s'en va, tout craque, tout s'écroule. Le vieux monde est comme une fourmilière en déroute; chaque fourmi, — notez que je dis chaque fourmi travailleuse — en emporte fièrement un débris pour le traîner je ne sais où. Passe encore si la colonie dispersée pouvait se réunir pour reconstruire un nouvel édifice, mais chacun tire de son côté. Où est le point de ralliement? où est le mot d'ordre? où sont les nouveaux chefs? où conduisent les voies nouvelles? je n'en sais rien, ni vous, ni personne non plus. C'est pourquoi quand je rencontre un groupe que la panique n'émeut pas, qui reste sourd aux cris d'alarme, qui suit l'ancien chemin qui mène au vieil édifice et porte bravement son fétu pour l'étayer... eh bien, mon cher marquis, j'ai quelque respect pour ce courageux aveuglement. Et si je vois des femmes travailler à cette œuvre désespérée, comme des Romaines aux remparts de la ville assiégée, mon respect devient de l'admiration. Ah! Dieu!...au lieu de tant changer, de tant réformer, de tant inventer, pourquoi ne pas adapter tout bonnement à l'existence moderne les solutions anciennes? Les plus simples et les plus connues sont encore les meilleures, allez. On ne découvre pas une vérité et une justice nouvelle tous les matins, ni même tous les siècles. Lorsque nous en avons une à peu près satisfaisante, tenons-nous-y. Voyez votre nièce, elle ne va pas chercher midi à quatorze heures, elle! Elle souffre sans se plaindre, parce qu'elle croit sans discuter et qu'elle suit une antique loi qui lui ordonne de souffrir; je vais plus loin, je parierais que le sacrifice excite en elle une secrète joie : rien n'est changé d'ailleurs; il y a quinze cents ans ses pareilles en faisaient bien d'autres. Si la mode de jeter les chrétiens aux bêtes revenait — et il

y a des chances pour cela par le temps qui court — nous aurions des martyres en crinolines, voilà tout... Laissez dire les sceptiques, laissez faire les persécuteurs, les victimes actuelles mourraient tout aussi bien que les vierges du cirque, en priant et en chantant.

LE MARQUIS.

Comme vous y allez... heureusement il n'y a plus de bêtes !

LE PRÉFET.

C'est vrai, mais il y a toujours des imbéciles... Ah ! marquis, est-il possible que les plus grands esprits... Allons, bon, voilà que je prêche, et j'oublie que j'ai à passer en revue dans deux heures nos Antinoüs de la classe de 1874.

LE MARQUIS.

Ma foi, baron, je vous vois sous un tout autre jour, depuis cinq minutes. Touchez là, je vais tâcher de vous envoyer ma nièce.

LE PRÉFET.

Tenez, marquis, pendant ce temps je ne serais pas fâché de voir d'un peu près cette institutrice... d'abord pour ce que j'ai à en faire... et puis elle m'intrigue, elle m'intéresse même.

LE MARQUIS.

Allons, bon, vous aussi !... ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés... Une jolie peste d'ailleurs... (Il sonne.) Prévenez mademoiselle Duparc que je la demande. Tâchez de réussir : moi j'ai été forcé de laisser aller les choses, ne pouvant faire autrement. Après cela vous saurez peut-être mieux vous y prendre. C'est votre métier d'être malin, à vous ; on vous donne même des appointements pour ça. Faites en sorte de les gagner ici un peu mieux qu'au conseil général.

SCÈNE II

LE PRÉFET, LE MARQUIS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Savez-vous où est madame la comtesse?

CLOTILDE.

A l'église, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est à deux pas; je vais l'y prendre.

LE PRÉFET.

Vous êtes mille fois aimable.

SCÈNE III

LE PRÉFET, CLOTILDE.

(Clotilde se lève comme pour se sauver.)

LE PRÉFET.

Vous ne me tenez pas compagnie, mademoiselle?

CLOTILDE.

Monsieur le préfet, ce serait pour moi beaucoup d'honneur, mais...

LE PRÉFET.

Ce serait pour moi beaucoup de plaisir, mademoiselle. Quand vous êtes entrée, j'étais justement en train de faire votre panégyrique au marquis.

CLOTILDE.

Mais vous m'avez à peine vue, monsieur le préfet.

LE PRÉFET.

Il est vrai, mais dans des circonstances où je vous ai jugée...

CLOTILDE.

Avec indulgence, paraît-il ?

LE PRÉFET.

A votre valeur. Vous avez donné à mon fou de secrétaire une leçon dont il profitera.

CLOTILDE.

Croyez bien, monsieur le préfet, qu'il a fallu que je fusse absolument obligée d'en venir là... En effet, depuis lors, ma situation ici, vous devez le sentir, est devenue très-fausse.

LE PRÉFET.

Mon Dieu, mademoiselle, est-ce que vous auriez quelque velléité de quitter cette maison ?

CLOTILDE.

Certainement, si je trouvais une autre place.

LE PRÉFET.

Vous accepteriez véritablement un nouvel emploi ?

CLOTILDE.

Oui, et je ne serais pas difficile, je vous assure.

LE PRÉFET.

Comme cela se trouve. J'aurais, je crois, une position extrêmement avantageuse à vous offrir.

CLOTILDE.

Dites vite.

LE PRÉFET.

Je vous avertis par exemple qu'il faudrait partir très-prochainement.

CLOTILDE.

De quoi s'agit-il ?

LE PRÉFET.

D'accompagner deux dames de mes amies qui vont en Australie. Cela ne vous effraie pas ?

CLOTILDE.

Au contraire, je serais au comble de mes vœux. Partir...

aller au loin, trouver enfin devant moi, un peu d'imprévu, de mouvement, d'espace... de repos, peut-être. Quelle joie !

LE PRÉFET.

Eh bien, mademoiselle, je vais télégraphier à Marseille... Le paquebot part dans huit jours.

CLOTILDE.

Je suis prête.

LE PRÉFET.

C'est dit, alors !

CLOTILDE.

C'est dit.

Elle sort.

LE PRÉFET.

Eh bien, mais... ça va tout seul !

SCENE IV

LA COMTESSE, LE PRÉFET.

LA COMTESSE.

Mon oncle vient de m'apprendre que vous étiez venu vous-même savoir des nouvelles de mon mari ; monsieur le préfet, je ne saurais vous dire à quel point je vous sais gré de votre démarche.

LE PRÉFET.

En vérité, j'espérais mieux que ce que j'ai appris, madame.

LA COMTESSE.

Oui, cette blessure est grave. Pourtant s'il y a prostration, il y a sommeil, et si rien d'imprévu ne surgit, c'est la guérison et la guérison très-prompte.

LE PRÉFET.

Ah ! madame ! quel déplorable événement ! J'osais à peine reparaître devant vous.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc, monsieur le préfet ?

LE PRÉFET.

Eh ! mon Dieu, si je n'avais pas amené à ma suite ce dangereux étourdi !...

LA COMTESSE.

Etourdi ? Je trouve, vous l'avouerai-je, monsieur le préfet, la qualification indulgente.

LE PRÉFET.

Ah ! certes, il ne mesurait pas les conséquences... Du reste, il a trouvé à qui parler... Ah ! ce n'est pas la première venue que mademoiselle Duparc.

LA COMTESSE.

En effet, je la crois digne d'inspirer le plus grand intérêt à ceux qui la connaissent, et le plus grand respect à tout le monde.

LE PRÉFET.

Mon Dieu, madame, puisque vous tenez mademoiselle Duparc pour innocente, je la tiens pour telle, et Dieu me garde d'accuser jamais une personne pour qui vous vous portez caution. Mais il n'y a pas que le mal qu'on fait volontairement, il y a celui qu'on fait sans le vouloir, et mademoiselle Duparc est de ces êtres qui, sans vouloir faire le mal, le font par leur seule présence, par le seul motif qu'ils existent. Ce n'est pas leur volonté, ce n'est pas leur but, ce n'est pas leur faute, c'est la fatalité de leur nature. On peut les éviter. On doit s'en garantir quand on les reconnaît.

LA COMTESSE.

Et qui vous dit, monsieur, que ce n'est pas un devoir plein des plus nobles émotions tant qu'on lutte, plein de joies si l'on triomphe, d'essayer de vaincre, de persuader, d'attendrir, d'utiliser ces êtres malfaisants ? Quelle plus noble entreprise que de sauver une âme !

LE PRÉFET.

Oui, mais si l'on en perd deux ou trois pour cela, c'est un

faux calcul. Ainsi vous, madame, je suppose que vous ayez cet héroïsme. Seriez-vous en droit d'exposer votre mari ?

LA COMTESSE.

Monsieur !...

LE PRÉFET.

Pardonnez-moi de pénétrer ainsi votre conscience, madame, mais je vous assure que c'est pour votre bien. Croyez-en un homme d'expérience et le plus respectueux de vos serviteurs : vous avez fait pour mademoiselle Duparc, tout ce que vous pouviez, mille fois plus que vous ne deviez. Il est utile, il est urgent qu'elle quitte votre maison. Elle l'a compris, je lui ai trouvé une place, je venais la lui offrir et vous l'annoncer.

LA COMTESSE.

Et elle accepte ?

LE PRÉFET.

Elle accepte.

LA COMTESSE.

De son plein gré ?

LE PRÉFET.

De son plein gré.

LA COMTESSE.

Et chez qui entre-t-elle ?

LE PRÉFET.

Chez des amis. Ce n'est pas un fameux cadeau que je leur fais là ! Enfin ! Ce sont des Américains... Adieu, madame.

LA COMTESSE.

Merci, monsieur.

SCÈNE V

LA COMTESSE, UNE NOVICE.

LA NOVICE.

Pardon, madame... Mais...

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il ?

LA NOVICE.

Monsieur le comte s'est réveillé, il semble reprendre sa raison.

LA COMTESSE.

Et il me demande ?

LA NOVICE.

Ce n'est pas vous que monsieur le comte appelle....

LA COMTESSE.

Et qui donc ?.. Son oncle ?

LA NOVICE.

Non, madame, il demande mademoiselle Duparc avec une grande insistance. Madame la comtesse connaît les recommandations du médecin. La moindre contrariété, la moindre agitation peut être funeste, et je venais...

LA COMTESSE

Veuillez m'envoyer mademoiselle Duparc.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, seule.

Ainsi voilà ce que me valent tant de veilles, de soins, d'inquiétudes, de larmes, tant d'humilité, de dévouement et de résignation. Je ne compte plus dans son souvenir, dans son cœur, dans notre maison. Allons ! le flot monte ! après l'infidélité, le scandale. — Après le scandale, l'affront ! — l'affront privé, il est vrai. — A bientôt sans doute l'affront public, l'éclat suprême ! Quel sera-t-il ? Où marchons-nous, à la fuite, au crime ? à quoi ? Ah ! il est temps que je me retrouve, que je me reprenne ; je ne puis pourtant pas me laisser engloutir passivement par cette marée de boue. Eh bien non ! il ne la verra pas, elle n'entrera pas. Elle partira, il faut qu'elle parte. Cet homme a sans doute raison, le danger n'est pas que pour moi... la voici.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, CLOTILDE.

LA COMTESSE.

Monsieur le préfet sort d'ici, il m'a dit que votre intention était de nous quitter.

CLOTILDE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

CLOTILDE.

Parce que, du moment où je trouve un emploi autre part, je crois qu'il vaut mieux pour tout le monde que je l'accepte.

LA COMTESSE

Et quand comptez-vous partir ?

CLOTILDE.

Le plus tôt possible, à moins...

LA COMTESSE.

A moins...

CLOTILDE.

A moins que je ne vous sois nécessaire.

LA COMTESSE.

Ah ! on vous a dit que le comte vous demande?

CLOTILDE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Que sa première pensée en revenant à la raison avait été de vous voir, comme son unique instinct dans la fièvre était de vous appeler.

CLOTILDE.

On m'a dit seulement que monsieur le comte me demande.

LA COMTESSE.

Eh bien, moi je dis le reste. C'était moi qui veillais, c'était moi qui pleurais, c'est vous, vous seule qu'il aurait voulu voir à son chevet.

CLOTILDE.

Je le sais.

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit ?

CLOTILDE.

Je l'ai entendu.

LA COMTESSE.

D'où donc ?

CLOTILDE.

Ces nuits que vous passiez dans la chambre du malade, je les passais dans ce salon d'où je pouvais tout entendre; c'était bien le moins. N'est-ce pas pour faire respecter mon honneur que monsieur le comte s'est battu ?

LA COMTESSE.

Non, mademoiselle, ce n'est que pour faire respecter sa maison.

CLOTILDE.

En tout cas, il était tout naturel que je prisse intérêt à la santé de celui dont j'avais exposé les jours. Il pensait bien à moi, je pouvais bien penser à lui.

LA COMTESSE.

L'autre jour, vous ne parliez pas ainsi.

CLOTILDE.

Je ne l'avais pas vu mourant !

LA COMTESSE.

Et aujourd'hui ?

CLOTILDE.

Aujourd'hui, madame, je vous annonce mon départ.

LA COMTESSE.

C'est plus franc.

CLOTILDE.

C'est plus sûr.

LA COMTESSE.

Vous avez réfléchi?

CLOTILDE.

J'ai pleuré.

LA COMTESSE.

Et qui vous a attendrie de la sorte?

CLOTILDE.

Sa pâleur. Quand j'ai vu ce visage décoloré, ces yeux éteints, ce corps inerte, cette plaie béante.., quand j'ai vu que, pour la seconde fois, la mort me faisait cortége, je me suis rappelé l'autre que je n'avais pas pu sauver, mais que je n'avais pas vu mourir. Et je me suis dit que si celui-ci mourait, ce serait le dernier qui mourrait pour moi. Rassurez-vous donc, madame, ma résolution est irrévocablement prise. Si le comte succombe, je meurs...

LA COMTESSE.

Et s'il guérit?

CLOTILDE.

Je pars.

LA COMTESSE.

Et s'il vous suit?

CLOTILDE.

Je n'ai pas prévu le cas.

LA COMTESSE.

Hélas, je le prévois moi! Eh bien, mademoiselle, il y a un moyen.

CLOTILDE.

Qui est?

LA COMTESSE.

Qui est de partir tout de suite.

CLOTILDE.

C'est vrai.

LA COMTESSE.

Et de ne pas lui faire savoir où vous irez.

CLOTILDE.

Naturellement. Mais je vous le ferai savoir à vous, madame.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

CLOTILDE.

Pour que vous puissiez me rappeler, madame, si ma présence ici devient vraiment indispensable.

LA COMTESSE.

Indispensable?

CLOTILDE.

Il se peut que le médecin déclare de nouveau que la moindre émotion peut tuer monsieur de Meursolles, et si la nouvelle de mon départ lui cause une trop grande secousse... et qu'il en meure... j'en mourrai, moi... c'est convenu... et c'est peu important; mais vous, madame, vous vous accuserez peut-être éternellement de n'avoir pas empêché cette mort.

LA COMTESSE.

Ah! je vous hais.

CLOTILDE.

Adieu, madame.

LA COMTESSE, avec désespoir.

Entrez!

Elle sort.

SCÈNE VIII

CLOTILDE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Où allez-vous, mademoiselle ?

CLOTILDE.

Je me rends chez monsieur le comte.

LE MARQUIS.

A quel titre ?

CLOTILDE.

Il m'a fait demander.

LE MARQUIS.

Ce n'est peut-être pas suffisant.

CLOTILDE.

Je croyais qu'il avait ici les droits du maître et du mourant.

LE MARQUIS.

Il y a aussi la comtesse.

CLOTILDE.

C'est avec son autorisation que je fais ce que je fais.

LE MARQUIS.

Ce qui prouve que ma nièce est folle pour le moment... Or, mon neveu étant malade et ma nièce étant folle, c'est moi le maître. Vous n'entrerez pas.

CLOTILDE.

Vous savez bien ce que vous faites, monsieur ?

LE MARQUIS.

Oui, mademoiselle, grâce à Dieu.

CLOTILDE.

Vous savez ce qu'a dit le médecin ?

LE MARQUIS.

Je sais mon devoir... je sais que si mon neveu pense à

vous demander au lieu de penser à demander la femme qui porte si noblement son nom et qui mourra si certainement de sa mort, c'est qu'il a encore le délire et que je n'en dois tenir aucun compte... et s'il a sa raison... mieux vaut qu'il coure le danger que le médecin a prévu que le danger que je prévois.

CLOTILDE.

Je vous jure, monsieur, que je ne me rendais auprès du comte que pour éviter un malheur.

LE MARQUIS.

Je prends ce malheur sur moi.

CLOTILDE.

Vous êtes courageux.

LE MARQUIS.

Et je ne discute pas. Veuillez vous retirer.

CLOTILDE.

Tout à fait?

LE MARQUIS.

Où vous voudrez; jusqu'à ce que vous quittiez cette maison pour la place nouvelle que vous devez avoir. D'ici là, je vous défends de passer le seuil de cette porte. C'est clair, je pense.

CLOTILDE.

Vous prenez avec moi un mauvais moyen, monsieur... celui que madame de Meursolles employait valait mieux... il faisait appel à ce qu'il y a de bon en moi, et je jure Dieu que j'étais résolue au bien... Voilà que vous me déclarez la guerre et que vous réveillez des instincts que je n'avais que trop de peine à contenir... Ah! vous ne me connaissez pas. Au revoir, monsieur.

LE MARQUIS.

Adieu, mademoiselle.

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, LA NOVICE.

LE MARQUIS.

Ainsi vous partez, ma sœur?

LA NOVICE.

Monsieur le marquis, j'étais devenue inutile ici, monsieur le comte est parfaitement rétabli : j'ai écrit au couvent et l'on me rappelle.

LE MARQUIS.

Déjà... vous auriez bien pu prendre quelques jours de repos, car enfin vous étiez, j'espère, aussi bien ici qu'au couvent.

LA NOVICE.

Oui, mais mon devoir...

LE MARQUIS.

Bien! bien! vous parlez comme la comtesse... au voile près, n'est-ce pas, c'est aussi une religieuse?

LA NOVICE.

C'est une sainte, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je le sais bien, malheureusement!

LA NOVICE.

Comment, malheureusement?...

LE MARQUIS.

Excusez-moi, ma sœur, depuis quelque temps je n'ai plus la tête à moi... Est-ce que vous voulez nous quitter aujourd'hui?

LA NOVICE.

Oui, ce matin même, s'il y avait moyen, pour être rendue ce soir.

LE MARQUIS.

Justement, j'ai donné l'ordre d'atteler à onze heures pour mener mademoiselle Duparc à la gare de la Roche. La voiture continuera la route et vous conduira au couvent.

LA NOVICE.

Merci, monsieur le marquis; voici justement mademoiselle Duparc, si elle veut bien de moi pour compagne de voyage...

SCÈNE II

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Comment donc! vous partez aussi, ma sœur?

LA NOVICE.

Oui, mademoiselle, et si vous le permettez, nous ferons ensemble une partie du chemin.

CLOTILDE.

Bien volontiers.

LA NOVICE.

A quelle heure comptiez-vous partir?

CLOTILDE.

Mais dans quelques minutes.

LA NOVICE.

Je ne vous retarderai pas... Notre bagage n'est pas lourd, vous le savez.

Elle s'incline et sort.

LE MARQUIS.

Aussi partent-elles légères, celles-là, le jour du grand départ.

CLOTILDE.

Pourrai-je prendre congé de madame la comtesse, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

C'est inutile, mademoiselle; elle m'a chargé de ses adieux et de vous faire accepter un souvenir d'elle qui vous mettra à l'abri du besoin, comme elle vous l'avait promis dans un élan de sa bonté. (Il lui tend une enveloppe.) Grâce à cela vous vivrez tranquille (A part.) et les autres aussi.

CLOTILDE.

Reprenez ces papiers, je n'en veux pas.

LE MARQUIS, sortant.

Réfléchissez! vous les garderez.

Il sort.

SCÈNE III

CLOTILDE, seule.

Ah! gens heureux! gens habiles, vous serrez vos rangs, vous sentez vos coudes, vous formez autour d'une malheureuse comme moi un cercle qui va se rétrécissant et dans lequel vous croyez l'étouffer! Ah! prenez garde, je me suis dérobée jusqu'ici, mais je pourrais bien faire tête à la fin.

Entrée du comte.

SCÈNE IV

LE COMTE, CLOTILDE.

LE COMTE.

Que me dit-on? vous partez?

CLOTILDE.

Oui.

LE COMTE.

Et vous allez?..

CLOTILDE.

N'importe où !

LE COMTE.

Pour longtemps?

CLOTILDE.

Pour toujours.

LE COMTE.

Autrement dit, vous me fuyez?

CLOTILDE.

Oui.

LE COMTE.

Et vous partez sans regret?

CLOTILDE.

Non, mais je pars sans remords.

LE COMTE.

L'essentiel, n'est-ce pas, c'est que votre orgueil soit sauf?

CLOTILDE.

L'orgueil non, l'honneur oui.

LE COMTE.

Quant à notre amour, peu vous importe?

CLOTILDE.

C'était le rêve de la fièvre; nous ne le continuerons pas, vous êtes guéri. Je ne suis restée ici que pour vous sauver. Vous êtes hors de danger; je pars : d'ailleurs, je l'ai promis à votre femme.

LE COMTE.

Ma femme!

CLOTILDE.

Votre femme, c'est à moi de me rappeler tout ce qu'il y a dans ce mot... Qu'une femme dise : mon mari n'est pas mon mari, je ne savais pas ce que je faisais quand j'ai pris cet engagement; on ne m'avait pas renseignée; on ne m'avait pas consultée même. Mais l'homme, il sait ce qu'il fait. Il sait à quoi il s'engage... il sait ce que c'est qu'un serment; il sait ce que c'est que l'amour; rien ne le force d'épouser celle-ci

plutôt que celle-là, à moins qu'il ne soit un niais ou un spéculateur, et vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Vous avez choisi, épousé librement; c'est que vous aimiez: vous n'avez plus le droit, vous n'avez même plus le pouvoir d'en aimer une autre.

LE COMTE.

Et vous?

CLOTILDE.

Moi! grâce à Dieu, je suis libre; pas un être dans le monde qui dépende de moi, pas un être de qui je dépende, car la comtesse a été très-bonne pour moi; elle n'a pas voulu que je sortisse de sa maison avec la nécessité d'entrer dans une autre. Elle m'a fait remettre par son oncle de quoi vivre indépendante. Avec cela, je vais me retirer en province, à l'étranger même, en Belgique, du côté de Bruges; c'est un peu triste, mais c'est si bon marché.

LE COMTE.

Va pour Bruges! nous y vivrons aussi bien qu'autre part. Et que m'importe l'endroit, pourvu que j'y sois avec vous!

CLOTILDE.

Alors c'est bien décidé, vous comptez me suivre?

LE COMTE.

Partout.

CLOTILDE.

Vous m'aimez donc?

LE COMTE.

Sans pouvoir cesser une minute de penser à vous.

CLOTILDE.

Si nous partons ensemble... si je suis votre maîtresse — c'est le mot, n'est-ce pas? combien cela durera-t-il?

LE COMTE.

Éternellement.

CLOTILDE.

Un mois ou deux.

LE COMTE.

Je vous jure.

CLOTILDE.

Quelle garantie?

LE COMTE.

Mon serment.

CLOTILDE.

Il a déjà été fait à une autre.

LE COMTE.

J'ai voulu vivre avec cette autre ; mais pour vous j'ai voulu mourir.

CLOTILDE.

Écoutez : si jamais je me donnais, ce serait pour la vie : mais je demanderais une vie en échange de la mienne, une vie tout entière, une vie complétement à moi. Je ne laisserai debout dans l'existence de l'homme qui m'aura librement choisie pour sa compagne aucun attachement qui puisse me porter ombrage, rien qui soit, à un moment donné, capable de contrebalancer mon empire. Je lui demanderai donc dans le passé le sacrifice de toutes ses affections, dans l'avenir celui de toute son indépendance et de toute sa liberté; vous voulez être cet homme, dites-vous. Croyez-moi, réfléchissez avant de vous engager; car, songez-y, ce n'est pas pour un jour, — ou jamais ou pour jamais.

LE COMTE.

Je vous aime, Clotilde, comme vous voulez être aimée. Si j'étais libre, je ferais de vous ma femme, je vous le jure. Si je vous avais rencontrée quand je l'étais, vous la seriez devenue. Je veux que vous la soyez. Dites-moi que vous m'aimez et une heure après votre départ je vous rejoins. Nous partons pour l'étranger et vous portez mon nom, et nous sommes unis éternellement par notre seule volonté.

CLOTILDE.

Je voulais voir si vous m'aimiez réellement. Maintenant je vous crois — et je t'aime.

LE COMTE.

Ah ! si tu savais comme tu es belle !

Il veut la prendre dans ses bras.

CLOTILDE.

Oh ! non, pas ici.

LE COMTE.

Eh bien, je pars pour Paris. Vous savez où m'y retrouver. Je vous y précède et je vous attends.

Le comte sort.

SCÈNE V

CLOTILDE, seule.

Allons ! le pas est franchi... j'en ai assez de cette vie de contrainte, de sacrifices, de soumissions, de domesticité. J'étouffe ici. — Je lui ai dit que je l'aimais ; est-ce que je l'aime réellement ? Est-ce autrefois que j'ai aimé ? Est-ce aujourd'hui ? suis-je capable, suis-je digne d'amour.... Je ne comprends plus ! Ce qui est certain, c'est que je vais déchoir et me dégrader. Il est encore temps de reculer, je suis encore une honnête femme. Ah ! bah ! à quoi bon ? Et qui m'en saura gré ? Autant le plaisir, autant la fortune, autant l'amour.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, CLOTILDE.

LA COMTESSE.

Eh bien, avez-vous fini vos préparatifs de départ ?

CLOTILDE.

Oui, madame. Et vous avez hâte que je parte ?

LA COMTESSE.

C'est vous qui voulez partir.

CLOTILDE.

J'ai à vous remercier, madame, de ce que vous m'avez fait remettre par votre oncle, mais je vous le rends, je n'en ai pas besoin.

LA COMTESSE.

Comment cela ?

CLOTILDE.

Armez-vous de courage, madame.

LA COMTESSE.

Vous ne partez pas seule ?

CLOTILDE.

Non.

LA COMTESSE.

Voilà donc ce que sont devenues vos belles résolutions ?

CLOTILDE.

A force de voir passer à portée de mes lèvres le bonheur des autres, la soif m'est venue ardente, inextinguible ; voilà dix nuits que je ne dors pas. J'ai la fièvre, j'ai le cœur qui me brûle comme un fer rouge ; il me faut décidément l'ivresse et l'oubli.

LA COMTESSE.

Malheureuse !...

CLOTILDE.

Notre départ n'est une pas fuite clandestine ; si vous croyez pouvoir vous y opposer, faites-le.

LA COMTESSE.

Partez. Il y a des veuves dont les maris ne sont pas morts, ils sont fous. Qu'il parte, je ne ferai rien pour le retenir. Laissez passer le temps. Il m'a aimée aussi, autrement peut-être, mais à coup sûr autant qu'il puisse vous aimer. Vous aurez le même sort que moi et probablement plus vite ; mais vous serez perdue et je ne le suis pas.

CLOTILDE.

Alors c'est mon sort à moi qui vous touche ! merci !

LA COMTESSE.

Je vous croyais, je vous crois encore née pour le bien plutôt que pour le mal. Ce n'est pas l'amour qui vous entraîne, allez ! Ce que vous voulez avant tout, je vais vous le dire : c'est une place à ce soleil béni des existences heureuses dont l'amour n'est que le plus chaud rayon : cette place vous la voulez à tout prix ?

CLOTILDE.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous la voulez quand même ?

CLOTILDE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et pour en arriver là, vous êtes bien prête à tout ?

CLOTILDE.

Je suis prête à tout.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je vais vous la faire moi, cette place.... — et large, si vous voulez !

CLOTILDE.

Que voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Vous croyez que le bonheur peut s'acquérir par le mal? Et je suis le seul obstacle à votre bonheur complet? Si je n'étais plus là, si j'étais morte, s'il était libre, c'est vous qui seriez sa femme? Eh bien, cet obstacle, supprimez-le.

Elle va à la fenêtre.

CLOTILDE.

Que faites-vous ?

LA COMTESSE, s'adossant à l'appui de la fenêtre.

Soyez tranquille, je ne veux pas me tuer, ma religion me le défend. Mais je puis mourir. D'où que la mort me vienne je considérerai que c'est Dieu qui l'envoie ! Vous devez comprendre que je tienne peu à la vie. J'ai perdu mes parents, j'ai perdu mon enfant ; si vous me prenez mon mari, que va-t-il me rester? Écoutez !... voulez-vous être bientôt comtesse de Meursolles? La fenêtre est haute, l'appui est bas, la campagne est déserte.... Je ne résisterai pas. Je ne pousserai pas un cri. Je ne dirai pas un mot. Un simple mouvement de vous, presque un geste et je suis morte. Et vous épousez l'homme qui vous aime, et vous êtes honorée et respectée de tous. Tuez-moi donc... c'est si simple.

CLOTILDE.

Vous me croyez capable ?...

LA COMTESSE.

Comment ! vous hésitez ? — vous reculez ? Tu dis que tu es le mal et tu t'arrêtes? et tu ne vas pas jusqu'au bout? Tu

n'existes pas alors; tu n'es donc qu'un mot. Moi qui veux être le bien, est-ce que je ne suis pas prête à tous les renoncements, à tous les sacrifices? Est-ce que je m'arrête à moitié chemin? Tiens! Regarde!...

Elle court à la fenêtre pour s'élancer.

CLOTILDE, se cramponnant à elle et la retenant avec un grand cri.

Non, je ne puis pas! non, je ne veux pas! Vous êtes une sainte et je ne suis qu'une malheureuse; pardonnez-moi, secourez-moi, sauvez-moi de moi-même et des autres.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA NOVICE.

LA NOVICE.

Je venais vous faire mes adieux, madame. Tout est prêt pour le départ.

CLOTILDE.

Venez! ma sœur, venez... je sais maintenant où nous irons ensemble... ne me quittez pas, ne m'abandonnez pas. Conduisez-moi au refuge des âmes désespérées et repentantes. (Montrant la comtesse.) Ce qu'elle sait, je veux le savoir, ce qu'elle fait, je veux le faire: adieu, madame, adieu pour jamais.

LA COMTESSE.

Au revoir... pour toujours.

LA NOVICE.

Venez, ma sœur!...

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

PIÈCES DE THÉATRE, BELLE ÉDITION, FORMAT GRAND IN-18 ANGLAIS

Ponsard et les deux écoles, com. en 1 acte en vers	1	»
Le Temple du célibat, scènes de la vie de garçon, en 1 acte	1	»
L'Epreuve villageoise, opéra com. en 2 a.	1	»
Les Deux bébés com. en 1 acte	1	»
Au pays des âmes, scène dramatique	1	»
Le Passeur du Louvre, drame en 5 actes	»	50
La Belle aux yeux d'émail, com.-vaud. 1 a.	1	»
Le Départ, scène en vers	»	50
Pour les blessés, scène en vers	»	50
Bonjour bon an, scène en vers	»	50
A° Molière, scène en vers	1	»
Le Sapeur et la maréchale, com. en 1 a.	2	»
L'Aile du Corbeau, fantaisie en 1 acte.	1	»
Marceline, drame en 4 actes	2	»
Les Trois chapeaux, comédie en 3 actes	2	»
La Sainte-Lucie, pièce en 1 acte	1	»
La Queue du chat, féerie en 24 tableaux	»	50
Le Puits qui chante, féerie en 3 actes	»	50
Les Baisers d'alentour, com. en 1 acte.	1	»
Erostrate, opéra en 2 actes	1	»
Une visite de noces, com. en 1 acte	1	50
Les Finesses de Carmen, com. en 1 acte.	1	»
Un mauvais caractère, com. en 3 actes	2	»
Le Gendre du colonel, com. en 1 acte.	1	»
Les Hommes sont ce que les femmes les font, comédie en 1 acte	1	»
La Princesse Georges, pièce en 3 actes.	2	»
Tricoche et Cacolet, pièce en 5 actes	2	»
Boule-de-Neige, opéra-bouffe, 3 actes	2	»
Christiane, comédie en 4 actes	2	»
Sous le même toit, comédie en 1 acte.	1	»
Une mère, drame en 4 actes	2	»
Mlle Aissé, drame en 4 actes, en vers.	2	»
Le Roi Carotte, opera-bouffe-féerie en 4 actes	2	»
Le Docteur Rose, opéra bouffe en 3 actes	2	»
La Revue en ville, fantaisie en 3 tabl.	1	50
Le Coupé du Docteur, comédie en 1 acte	1	»
Ulm le Parricide, drame en 5 a. en vers	2	»
Madame attend Monsieur, com. en 1 a.	1	50
L'Autre motif, comédie en 1 acte	1	50
Le Spectre de Patrick, drame fantastique 5 actes	2	»
Paris chez lui, comédie en 3 actes	2	»
Fleur du Tyrol, vaudeville en 1 acte	1	»
Les Chevaliers de l'honneur, com. en 4 a.	2	»
Rabagas, comédie en 5 actes	2	»
Un entr'acte de Rabagas, à propos en 1 acte	1	»
Les Griffes du diable, pièce fant. en 3 a.	»	50
La Timbale d'argent, op.-bouffe, 3 actes	2	»
L'Hirondelle, comédie en 1 acte	1	»
La Tribune mécanique, fant. en 1 acte	1	»
Djamilah, opéra-comique en 1 acte	1	»
Les Tyrannies du colonel, com. en 3 a.	2	»
Le Presbytère, drame en 3 actes	1	50
Marcel, drame en 1 acte	1	»
La Princesse jaune, opéra-com., 1 acte.	1	»
L'Invalide, comédie en 1 acte	1	»
Tue-la ! scène de la vie conjugale en 1 a.	1	»
Ne la tue pas ! conférence, fant. en 1 a.	1	»
Les Vieilles filles, comédie en 5 actes	2	»
La Dame d'en face, comédie en 1 acte.	1	»
Le Réveillon, comédie en 3 actes	2	»
La Crémaillère, com. 1 acte, en vers	1	»
Papignol candidat, comédie en 3 actes.	2	»
Une heure en gare, comédie en 1 acte	1	»
A chacun son bien, comédie en 1 acte.	1	»
Pierre Maubert, drame en 1 acte	1	»
Patrie ! drame en 5 actes	1	»
Le Tour du cadran, folie-vaud. en 5 a.	2	»
La Salamandre, comédie en 4 actes	2	»
L'Ami des bêtes, extravagance en 1 acte	1	»
Les Remords de Pinchinat, com. en 1 a.	1	»
Les Marionnettes de Justin, com. en 2 a.	1	50
Le Centenaire, drame en 5 actes	2	»
La Gueule du loup, comédie en 4 actes	2	»
E. H., comédie-vaudeville en 1 acte	1	50
Hélène, tragédie bourgeoise, 3 a., en vers	4	»
Les Trois amants, comédie en 2 actes	2	»
Le Fantôme rose, comédie en 1 acte	1	»
Les Deux reines de France, drame en 4 actes, en vers	2	»
Les Sonnettes, comédie en 1 acte	1	50
La Clé de ma caisse, comédie en 1 acte	1	»
La Revue n'est pas au coin du quai, revue de l'année 1872, en 4 tableaux.	1	50
Mon mari me l'a permis, com. en 1 a.	1	»
Madame Turlupin, op.-comiq. en 2 a.	1	»
La Vie brûlée, comédie en 2 actes	1	»
Gilbert, comédie en 3 actes	2	»
Les Ennemis de la maison, comédie en 3 actes, en vers	2	»
La Cocotte aux œufs d'or, grande féerie parisienne en 3 actes	»	50
Un Monsieur en habit noir, com. en 1 a.	1	»
La Coupe du roi de Thulé, op. en 3 a.	1	»
La Barbe d'un marié, comédie en 1 a.	1	»
La Femme de Claude, pièce en 3 actes	4	»
Plutus, comédie en 2 actes, en vers	2	»
Le Chien des Cuirassiers, scène en vers.	1	»
La Mariée de la rue Saint-Denis, folie-vaudeville, 3 actes	»	50
Le Trône d'Ecosse, opéra-bouffe, 3 actes.	2	»
Campaspe, drame en 1 acte, en vers	1	»
L'Acrobate, comédie en 1 acte	1	50
Ma cousine, comédie en 1 acte	1	»
La Guzla de l'Emir, opéra-com., 1 acte	1	»
Le Roi Candaule, comédie en 1 acte	1	50
La Veuve du Malabar, opéra-bouffe, 3 a.	2	»
Le Grelot, opérette en un acte	1	50
Le Roi l'a dit, opéra-comique en 3 actes	2	»

Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER

YC150382